

Khristian Rakovsky et l'analogie de Thermidor.

CLT, Numéro 30, juin 1987.

Ce n'est que pour mémoire — mais une mémoire indispensable — que nous avons voulu ici rappeler le fameux texte de Rakovsky écrit à Valentinov, d'Astrakhan où il était déporté le 2 août 1928. Nous avons reproduit ce texte dans la deuxième partie du numéro 18 consacré (avec le numéro 17) à Khristian Rakovsky en juin 1984. Par ailleurs, Jacques Caillosse, dont nous avons cité le travail de 1972 dans le cours de l'article, a commencé ce dernier par une étude de ce texte qu'il considère à juste titre comme une des sources de l'inspiration de Trotsky dans l'analogie entre Révolution française et Révolution russe.

Ayant longuement vécu en France, comme étudiant d'abord, comme médecin ensuite, et finalement comme ambassadeur, Rakovsky lui aussi a une incontestable familiarité avec les problèmes de l'histoire de la grande Révolution. Le 7 juin 1922 l'Humanité a publié une interview qu'il lui a accordée à Rome au mois de mai, qui titre « *la Révolution française et le droit de propriété* ». Cette polémique contre « *le professeur Aulard* » évoque successivement Brissot, qu'il appelle avec une certaine ostentation « *Jean-Pierre Brissot de Warville* », les conversions forcées de la dette française de 1793 et de 1797 (9 vendémiaire an VI) et la loi du 21 mars 1801. Il rectifie au passage une erreur de date, rappelle aux gouvernants de la République française « *un certain duc de Brunswick* » et une « *guerre de coalitions* ». ¹ Dans la discussion qui précède le XVIe congrès du parti, il mentionne un livre prêté par Sokolnikov, l'ouvrage de Lenôtre sur *Robespierre et la mère de Dieu*. ² D'Astrakhan, il écrit qu'il a lu avec beaucoup d'intérêt *l'Histoire Politique de la Révolution française* d'Alphonse Aulard, offerte par l'auteur, qu'il y a trouvé beaucoup de documentation intéressante, mais aussi que la lutte pendant la Révolution et le Consulat y est expliquée de « *façon archi-naïve* ». ³

Le texte en question, qui a été publié en français sous le titre — pas du tout satisfaisant — de « *Les dangers professionnels du pouvoir* », part de la situation en Union soviétique, scandales, abus de pouvoir, prévarications, un processus de différenciation que la bourgeoisie connaissait mais que le prolétariat est en train d'expérimenter. Il poursuit :

« De façon générale, l'histoire du Tiers-Etat qui a triomphé en France en 1789 est extrêmement instructive. Tout d'abord ce Tiers-Etat en lui-même était extrêmement composite. Il comprenait tout ce qui ne faisait pas partie de la noblesse et du clergé : il comprenait ainsi non seulement toutes les variétés de la bourgeoisie, mais aussi les ouvriers et les paysans misérables. Ce n'est que petit à petit, après une lutte longue et des interventions armées plusieurs fois répétées que fût atteinte en 1792 la possibilité en droit pour l'ensemble du Tiers-Etat de participer à l'administration du pays. La réaction politique qui débuta déjà avant Thermidor consiste en ce que le pouvoir commença à passer, formellement et en fait, dans les mains d'un nombre de plus en plus restreint de citoyens. Les masses populaires, d'abord par une situation de fait, puis ensuite également en droit, furent peu à peu écartées du gouvernement du pays. »

¹ « *La Révolution française et le droit de propriété* », Cahiers Leon Trotsky (plus loin C.L.T.), n° 17, mars 1984, pp. 79-83.

² « *Opposition et troisième force* », C.L.T. n° 18, juin 1984, p. 32.

³ . « *Lettre d' Astrakhan* », Ibidem, p. 46.

Il est vrai qu'ici la pression de la réaction se fit sentir avant tout le long des coutures et soudures qui joignaient ensemble les éléments de classe constituant le Tiers-Etat.

Il est vrai également que, si l'on examine un des groupements distincts à l'intérieur de la bourgeoisie, celui-ci ne présente pas de contours de classe aussi précis que ceux qui séparent, par exemple, la bourgeoisie et le prolétariat, c'est-à-dire deux classes qui jouent un rôle très différent dans la production.

Mais au cours de la Révolution française également, pendant la période de son déclin, le pouvoir n'agissait pas seulement en séparant, le long des lignes de soudure ou de couture, les groupes sociaux qui, la veille encore, marchaient ensemble, unis par le même objectif révolutionnaire commun : il désagrégeait aussi des masses sociales plus ou moins homogènes. La spécialisation dans la fonction — la classe en question produisant et faisant sortir de son sein des classes supérieures de fonctionnaires — voilà le résultat des fissures qui, sous la pression de la contre-révolution, devinrent de profondes crevasses ; et c'est à la suite de cela qu'au sein de la classe dominante elle-même naquirent au cours de la lutte des contradictions ». ⁴

Rakovsky s'efforce ensuite de déceler les raisons qui ont favorisé la dégénérescence du « parti jacobin », comme il dit et l'on ne peut que constater la précision de l'information de ce déporté en Asie centrale et sa connaissance de l'histoire révolutionnaire. Il écrit :

« Robespierre, à plus d'une reprise, a mis ses partisans en garde contre les conséquences que pourrait entraîner l'ivresse du Pouvoir ; il les prévenait que, détenant le pouvoir, ils ne devaient pas trop présumer d'eux-mêmes, « s'enorgueillir », disait-il, ou, comme nous dirions maintenant, se laisser entraîner par la « vanité jacobine ». Mais, ainsi que nous le verrons plus tard, Robespierre lui-même a beaucoup contribué à faire glisser le pouvoir des mains de la petite bourgeoisie appuyée sur les ouvriers parisiens. [...] Signalons un fait curieux et bien connu : l'opinion de Babeuf qui pensait que la chute des Jacobins fût grandement facilitée par les dames nobles dont ils étaient fêrus. Il interpella les Jacobins en ces termes : « Que faites-vous, plébéiens pusillanimes ? Aujourd'hui elles vous embrassent, demain elles vous étrangleront !

Mais ce qui joua le rôle le plus important dans l'isolement de Robespierre et du Club des Jacobins, ce qui en écarta brutalement les masses (ouvrières et petites bourgeoises), à côté de la liquidation de tous les éléments de gauche, en commençant par les Enragés, les Hébertistes et les Chaumettistes (de façon générale, toute la Commune de Paris), ce fût la liquidation graduelle du principe électif et la substitution à celui-ci du principe des nominations.

L'envoi aux armées ou dans les villes où la contre-révolution relevait la tête, de commissaires, était une mesure non seulement légitime, mais indispensable. Mais, lorsque Robespierre se mit peu à peu à remplacer les juges et les commissaires des diverses sections, de Paris, qui avaient été jusque-là élus au même titre que les juges ; quand il commença à nommer les présidents des comités révolutionnaires et en arriva à substituer des fonctionnaires à toute la direction de la Commune, il ne pouvait ainsi que renforcer la bureaucratie et tuer l'initiative populaire.

Ainsi le régime de Robespierre, au lieu de ranimer l'esprit d'activité des masses, déjà atteint par la crise économique et surtout la crise des subsistances, aggravait encore le mal et favorisait le travail des

⁴ « Lettre à Valentinov », Ibidem, p. 85.

*forces antidémocratiques. Dumas, le président du Tribunal révolutionnaire, se plaignait à Robespierre de ne plus trouver de jurés pour ce tribunal, personne ne voulant plus remplir cette fonction ».*⁵

Abordant les événements du 9 thermidor et leurs lendemains, Khristian Rakovsky poursuit :

« Mais Robespierre éprouva à son tour cette indifférence des masses parisiennes, sur son propre cas, lorsque, le 10 thermidor, on le promena blessé et ensanglanté dans les rues de Paris sans craindre une intervention des masses populaires en faveur du dictateur de la veille.

*Il serait évidemment ridicule d'attribuer la chute de Robespierre ainsi que la défaite de la démocratie révolutionnaire au Principe des nominations. Mais celui-ci accéléra sans aucun doute l'action des autres facteurs. Parmi eux, le rôle décisif fut joué par les difficultés de ravitaillement en partie causées par deux années de mauvaise récolte (ainsi que par les perturbations liées au passage de la grande propriété agraire des nobles à l'exploitation parcellaire des terres par les paysans), par la hausse incessante des prix du pain, de la viande, par le fait que les Jacobins ne voulurent pas, au début, recourir à des paysans riches et des agioteurs. Mais si, finalement, les Jacobins se décidèrent, sous la pression violente des masses, à adopter la loi sur le maximum, celle-ci fonctionnant dans le cadre du marché libre et de la production capitaliste, ne pouvait être qu'un palliatif ».*⁶

A la fin de son texte et après un examen serré des problèmes du parti soviétique, Khristian Rakovsky constate un réel pessimisme chez nombre de ses camarades et revient à la Révolution française :

« Babeuf, à sa sortie de la prison de l'Abbaye, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, commença à se demander ce qu'était devenu le peuple de Paris, les ouvriers des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, ceux qui prirent la Bastille le 14 juillet 1789, le Palais des Tuileries le 10 août 1792, qui assiégèrent la Convention le 30 mai 1793 — sans parler de leurs nombreuses autres interventions armées : il résuma ses observations en une seule phrase où perce l'amertume du révolutionnaire : « Il est plus difficile de rééduquer le peuple dans l'attachement à la Liberté que de conquérir cette dernière.

Nous avons vu pourquoi le peuple de Paris avait désappris l'attrait de la liberté : la famine, le chômage, l'élimination des cadres révolutionnaires (beaucoup de chefs avaient été guillotines), l'éloignement des masses de la gestion du pays. Tout cela provoqua une usure si forte, physique et morale, de la masse, que le peuple de Paris et du reste de la France eurent besoin de trente-sept ans de repos avant de commencer une nouvelle révolution.

*Babeuf formula son programme en deux mots (je parle ici de son programme de 1794) : Liberté et Commune élue ».*⁷

Il ne sera pas donné à Rakovsky de possibilité nouvelle de faire connaître son point de vue sur l'histoire de la Révolution française. Nous ignorons s'il avait lu l'ouvrage de Dommanget sur *Babeuf et la Conjuration des égaux* publié à Moscou en 1925, s'il connaissait les travaux de Mathiez dont il ne pouvait ignorer le nom et qu'il doit avoir lus puisque les trois volumes sur l'Histoire de la Révolution française parurent chez Colin entre 1921 et 1927. Nous savons qu'il tenait ferme à l'analogie « française » puisque, dans la déclaration du 12 avril 1930 qui lui valut l'exil à Barnaoul, il continue à assurer : « *Les Thermidor et les Brumaire font irruption par les portes de l'indifférence politique des masses. Nous avons toujours misé sur l'initiative révolutionnaire des masses et non sur l'appareil. Aussi ne croyons-*

⁵ Ibidem, p. 85-86.

⁶ Ibidem, p. 87.

⁷ Ibidem.

nous pas plus à la prétendue bureaucratie éclairée que nos prédécesseurs révolutionnaires bourgeois à la fin du XVIIIe n'ont cru au prétendu « despotisme éclairé »,⁸

Nous savons que la Révolution française, eut en cet intellectuel militant d'une exceptionnelle trempe, un connaisseur, un admirateur, dont des travaux de grande qualité, saisis il y a plus d'un demi-siècle, sont aujourd'hui encore aux mains de la politique d'un régime qui, comme Thermidor, craint toujours la critique parce qu'il craint les masses.

⁸ « Déclaration du 12 avril 1930 » C.L.T. n° 6, pp. 96-97.